

MICHAEL  
**BAIGENT**

RICHARD  
**LEIGH**

HENRY  
**LINCOLN**

# LE MESSAGE L'ÉNIGME SACRÉE • 2

LES ASPECTS OCCULTES  
DE NOTRE CIVILISATION



Pygmalion 



L'Énigme sacrée T. 2  
Le Message



Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln

# L'Énigme sacrée T. 2

Le Message

*Traduit de l'anglais par Hubert Tezenas*

Pygmalion 

Titre original :  
THE MESSIANIC LEGACY

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 1986, Michael Baigent, Richard Leigh and Henry Lincoln  
Jonathan Cape Ltd à Londres.  
© 1987, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet à Paris  
pour l'édition en langue française.  
© 2022, Pygmalion, département de Flammarion,  
pour la présente édition  
ISBN : 978-2-0802-7902-6

Aborde la Nef ensablée  
Et jeûne à ton clou subtil  
Et à ton marteau lourd.  
Console-toi. Du tombeau vide  
Poussera un rejeton généreux.

Bientost d'une âme heureuse  
Le chant se lèvera.  
Joue, Nymphaea,  
Joue ta musique céleste.  
Ta boudego bourdonne  
Comme la voix du Verbe.  
Sa chaleureuse mélodie nous attire.  
Comme la Rose rose, Apiphile  
Et la Rose rouge, l'Abeille.

Jehan l'Ascuiz



## TABLE

Remerciements .....	11
Introduction.....	13

### I

#### LE MESSIE

1. Études bibliques et idées reçues .....	19
2. Jésus, roi d'Israël.....	41
3. Constantin, nouveau Messie .....	53
4. Jésus, combattant de la liberté.....	65
5. Le mouvement zadokite de Qumran.....	75
6. La formation du christianisme .....	87
7. Les frères de Jésus.....	109
8. La survie de la doctrine nazaréenne .....	119
9. Les derniers jours .....	143

### II

#### LA QUÊTE DU SENS DE LA VIE

10. Le réveil du symbole .....	151
11. La perte de la foi.....	155
12. Les fois substitutives de la Russie soviétique et de l'Allemagne nazie .....	163

## L'ÉNIGME SACRÉE

13. La crise de l'après-guerre et le désespoir social .....	181
14. Confiance et pouvoir .....	187
15. L'artiste comme prêtre, le roi comme symbole.....	205
16. Vers l'Armageddon.....	219

### III

#### LA CABALE

17. Fragments de correspondance .....	241
18. La filière britannique .....	255
19. Les tracts anonymes.....	281
20. L'insaisissable « contingent américain » .....	295
21. L'horizon s'élargit.....	311
22. La Résistance, la chevalerie et les États-Unis d'Europe..	321
23. Le retour du général de Gaulle .....	335
24. Les pouvoirs secrets des groupes clandestins .....	349
Épilogue .....	371
Bibliographie .....	381
Index .....	389

## REMERCIEMENTS

Une fois encore, nous tenons à remercier Ann Evans, sans qui ce livre n'aurait probablement pu voir le jour.

Nous remercions également : Juan Atienza, Andrew Baker, Mlle de Bea, Michael Bentine, Ernest Bigland, Colin Bloy, Mme Brenner, Brie Burkeman, Derek Burton, Liz Calder, Philippe de Chérisey, Jonathan Clowes, Lindy et Ramon del Corral, Ian Craig, Neville Barker Cryer, Michel Debré, Robert Eisenman, Geoff Elkin, Patrick J. Freeman, Jim Garrets, Janice Glaholm, Denis Graham, Joy Hancox, Nigel Horne, le cardinal de Lubac, Douglas Lockhart, Lydia Ludlow, Linda MacFadyen, Jania MacGillivray, Rosalind Maiden, Alison Mansbridge, Tom Maschler, Robert Matthews, Roberta Matthews, Robin Mosley, Michael Myfsud, William Phillips, Pierre Plantard de Saint-Clair, John Prudhoe, Bob Quinn, David Rolfe, Mlle Rondeau, Gino Sandri, John Saul, Hugh Schonfield, Rosalie Siegel, Gordon Thomas, Jonathan Tootell, Louis Vazart, Gérard Watelet, Lilianne Ziegel, le personnel de la Wiener Library et de la salle de lecture de la British Library, et, naturellement, nos épouses.

Nos remerciements vont aussi aux Archives départementales de l'Allier, à M. Lapalu, de l'Institut Charles-de-Gaulle, à la Bibliothèque de documentation contemporaine (université de Nanterre) et à la Bibliothèque nationale.



## INTRODUCTION

En 1982, la publication de *L'Énigme sacrée* couronnait quelque douze années de recherches, originellement destinées à élucider un mystère du sud de la France. Bérenger Saunière, un obscur prêtre languedocien de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous avait montré la voie à suivre pour soulever un coin du voile et entrevoir la réalité qui se dissimulait sous son histoire. Il nous avait conduits au Prieuré de Sion, société secrète ou semi-secrète dont nous pûmes retracer l'existence presque millénaire. Ayant accueilli en son sein un grand nombre de membres illustres, cette société reste aujourd'hui encore active en France et peut-être ailleurs, son objectif avoué consistant à restaurer en France une monarchie de lignée mérovingienne, en d'autres termes à rétablir sur le trône une dynastie disparue de la scène historique depuis plus de treize siècles. Apparemment, c'était une idée absurde. Pourquoi la lignée mérovingienne ? Et en quoi sa restauration pouvait-elle importer à des gens comme Léonard de Vinci, Victor Hugo, et plus récemment André Malraux, le maréchal Alphonse Juin et peut-être même Charles de Gaulle ?

Un élément de réponse, partiel mais néanmoins capital, nous apparut quand nous découvrîmes que les Mérovingiens eux-mêmes affirmaient descendre en droite ligne du roi David de l'Ancien Testament, d'autant plus que la dynastie qui les avait évincés, un certain nombre d'autres monarques et l'Église romaine de l'époque reconnaissaient la légitimité de cette prétention. Comme d'eux-mêmes, les éléments du puzzle se mirent alors peu à peu en place et nous entraînèrent sur le terrain sensible des études bibliques. Bref, de fil en

aiguille, nous fûmes finalement conduits à avancer une hypothèse explosive : Jésus était le prétendant légitime au trône d'Israël ; il s'était marié et avait engendré des enfants dont les descendants devaient, quelque trois siècles et demi plus tard, se confondre avec la dynastie mérovingienne.

Dans un premier temps, la teneur de nos conclusions fut pour nous tout aussi saisissante qu'elle devait l'être, par la suite, pour nos lecteurs. Simplement, la dimension réelle de nos découvertes ne nous apparut que progressivement, au fur et à mesure de nos années de recherches. Pour nos lecteurs, en revanche, le même processus devait nécessairement être plus brutal, plus inattendu, et par conséquent plus dérangeant pour certains, plus réjouissant pour d'autres. Eux n'eurent pas besoin d'en passer par des semaines et des mois consacrés à collecter des informations et rechercher, parmi les documents les plus divers, les faits et les dates permettant de mettre en évidence un tableau cohérent de la réalité. Nos découvertes leur furent révélées avec la soudaineté d'un coup de tonnerre, et certaines conséquences étaient sans doute inévitables. Pour la plupart de nos lecteurs, le principal – sinon le seul – intérêt de notre livre résidait dans l'« affaire Jésus ».

Jésus propulsa notre ouvrage à la une des journaux du monde entier et lui conféra un caractère relevant du sensationnalisme. Pour les médias, quand il n'était pas purement et simplement érudite, tout le reste passait à l'arrière-plan. D'une manière générale, rares furent ceux qui partagèrent l'enthousiasme que nous avions éprouvé en découvrant, par exemple, une nouvelle dimension des Croisades, de nouvelles informations sur la création des Templiers ou l'origine des célèbres Protocoles de Sion. Tous ces aspects furent éclipsés par l'ombre de Jésus et l'hypothèse que nous formulions à son sujet.

Pourtant, de notre point de vue, cette hypothèse n'était ni le seul, ni même le principal aspect de notre recherche. Pendant que les médias et un grand nombre de lecteurs se concentraient sur nos conclusions bibliques, nous nous interrogeons déjà sur l'orientation de nos investigations futures : d'un commun accord, nous décidâmes bientôt d'accorder l'essentiel de notre attention au Prieuré de Sion.

Or, quelle est la véritable raison d'être du Prieuré aujourd'hui ? Si la restauration de la dynastie mérovingienne est réellement son

objectif ultime, quels sont les moyens de sa politique ? Malraux et Juin n'étaient ni des idéalistes naïfs, ni des fanatiques religieux, pas plus que les membres de l'Ordre que nous avons personnellement rencontrés. Dans ce cas, comment se proposaient-ils de mettre leurs plans à exécution ? Très vraisemblablement, c'était dans les domaines de la psychologie de masse, du pouvoir politique et de la haute finance qu'il nous fallait chercher les réponses. Nous avons affaire à des gens dont le champ d'activités était le monde réel ; c'était donc dans la réalité des années 1980 que nous devions découvrir le sens de huit siècles d'histoire.

Que faisait donc le Prieuré de nos jours ? Quels indices était-il susceptible de dévoiler ? Quelles étaient ses activités présentes ? Quel était son rôle dans les affaires courantes ? Quels étaient ses membres ? Quelle était son influence ? De quelles ressources disposait-il ? Si notre hypothèse était vérifiée, comment pourrait-il tirer profit de l'existence d'une descendance des Mérovingiens, de Jésus et/ou de la Maison de David ? Enfin, quelles pouvaient être, dans le monde moderne, les répercussions d'une telle revendication ?

Quoi qu'il en soit, il semblait évident que le Prieuré avait en vue quelque « grand dessein » pour le futur de la France, puis de l'ensemble de l'Europe et peut-être même au-delà. Tel était indubitablement le sous-entendu des divers fragments d'informations, allusions et insinuations qui étaient parvenus jusqu'à nous. D'ailleurs, comment aurions-nous pu oublier le ton assuré, catégorique, sur lequel celui qui devait devenir Grand Maître du Prieuré nous avait déclaré que l'Ordre était bel et bien en possession du trésor perdu du Temple de Jérusalem ? Il serait restitué à Israël, nous avait-il dit, « le moment venu ». Quels étaient ses critères ? Il ne pouvait guère s'agir que de facteurs politiques et sociaux, et peut-être d'un certain « climat psychologique ».

Il nous apparaissait clairement que notre enquête sur le Prieuré moderne devrait simultanément s'orienter dans plusieurs voies distinctes. Tout d'abord, nous devions nous reposer sur les découvertes que nous avons faites en matière d'histoire religieuse et biblique, afin de les confirmer et, si possible, de les affiner. Auparavant, nous avons surtout recherché les preuves de l'existence d'une lignée sacrée. Il s'agissait à présent de concentrer notre attention sur Jésus en tant que Messie. Nous avons observé que, dans le système

de pensée propre au Prieuré, le statut de Messie semblait jouir de connotations particulières. Il était impossible de ne pas relever, par exemple, l'insistance avec laquelle la dynastie mérovingienne était évoquée en des termes généralement réservés aux personnages messianiques. Il nous fallait donc déterminer avec précision ce que le concept de « Messie » recouvrait à l'époque de Jésus, comment son sens s'était altéré au cours des siècles et les conditions dans lesquelles on pouvait envisager une réconciliation des idées anciennes et modernes.

D'autre part, nous devions tenter d'établir dans quelle mesure le concept de Messie pouvait fonctionner à notre époque. Pour ce faire, il nous fallait dans un premier temps vérifier si ce concept avait encore une quelconque pertinence au XX<sup>e</sup> siècle, ce qui impliquait un examen du climat spirituel et psychologique qui caractérise le monde moderne et devait nous conduire à reconsidérer certains clichés de la société occidentale contemporaine, comme la crise existentielle et la quête de valeurs spirituelles.

Enfin, bien sûr, il nous fallait rester en contact avec le Prieuré de Sion lui-même, son Grand Maître et ses membres ou affiliés que nous étions parvenus à identifier ou rencontrer. Nous nous étions déjà aperçus qu'il s'agissait là d'un terrain mouvant, où les événements et les situations subissaient des développements aussi rapides qu'inattendus. Nous devrions nous efforcer de discerner la vérité derrière des affirmations bizarres et souvent contradictoires, vérifier le bien-fondé des documents qui nous parvenaient, écarter les faux. En un mot, nous devrions veiller à éviter les pièges de la « désinformation » dispensée par les mystérieux acteurs d'une obscure machination.

Au cours de notre enquête, nous allions progressivement prendre conscience d'un extraordinaire réseau de possibilités. Peu à peu, nous allions comprendre comment le Prieuré réussissait non seulement à résister à la crise existentielle actuelle, mais encore à en tirer profit. Au bout du compte, il nous apparaîtrait évident qu'un concept apparemment aussi mystique, aussi éthéré que celui de « Messie », avait bel et bien un rôle pratique à jouer dans la société et la politique du XX<sup>e</sup> siècle.

I

LE MESSIE



## Études bibliques et idées reçues

« ... Ceci m'est tombé entre les mains par hasard, il y a quelque temps. Jusque-là, je n'avais aucune idée de ce qui se faisait aujourd'hui dans le domaine de la recherche biblique, ni des critiques lancées par un certain nombre d'historiens compétents. Pour moi, ce fut un choc et une révélation! (...) J'ai appris toutes sortes de choses qui étaient pour moi entièrement nouvelles. Que les Évangiles, par exemple, furent écrits entre les années 65 et 100. Cela signifie que l'Église est née, s'est développée sans eux. Songez donc! Plus de soixante ans après la naissance du Christ! C'est à peu près comme si, aujourd'hui, quelqu'un entreprenait de raconter les faits et gestes de Napoléon sans avoir à sa disposition le moindre document écrit, uniquement sur la base d'anecdotes et de vagues souvenirs<sup>1</sup>. »

Si l'on excepte la référence à Napoléon, la citation ci-dessus pourrait exprimer presque mot pour mot, à en juger par les lettres et les déclarations qui nous furent adressées, la réaction d'un lecteur de 1982 à la publication de *L'Énigme sacrée*. En réalité, nous avons extrait ces paroles d'un roman de Roger Martin du Gard paru en 1912, *Jean Barois*. Un peu plus loin, le personnage qui s'étonne ainsi reçoit la réponse suivante :

« ... Avant longtemps, tous les théologiens honnêtes auront adopté ces conclusions. En fait, ils seront même sidérés par l'acharnement des catholiques du XIX<sup>e</sup> siècle à prendre au pied de la lettre ces légendes poétiques<sup>2</sup>. »

Pourtant, avant même l'époque de ce dialogue fictif, que l'auteur situe dans les années 1870, un certain nombre de chercheurs,

d'écrivains et d'éditeurs s'étaient déjà intéressés de près à Jésus et aux origines du christianisme. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le pape Léon X était cité déclarant : « Il nous a bien servi, ce mythe du Christ. » Dès les années 1740, certains érudits avaient mis au point une méthodologie historique rigoureuse, destinée à remettre en question la véracité des textes bibliques. C'est ainsi qu'entre 1744 et 1767, Hermann Samuel Reimarus, professeur à Hambourg, défendit la thèse selon laquelle Jésus n'était rien de plus qu'un révolutionnaire judaïque dont les disciples auraient déterré le corps. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'école allemande d'études bibliques, parvenue à maturité, put établir une datation des Évangiles qui, autant par sa méthode que par la plupart de ses conclusions, est aujourd'hui encore considérée comme valable. À l'heure actuelle, il n'est pas un historien digne de ce nom ou un érudit honnête qui oserait nier que le plus ancien des Évangiles fut rédigé au moins une génération après la fin des événements qu'il évoque. Le courant allemand devait trouver son point culminant dans une position ainsi résumée par Rudolf Bultmann, de l'université de Marburg, l'un des plus célèbres et des plus estimés des commentateurs bibliques du XX<sup>e</sup> siècle :

« Je crois sincèrement qu'il nous est presque impossible d'apprendre quoi que ce soit sur la vie et la personnalité de Jésus : en effet, non seulement les premières sources chrétiennes ne semblent s'intéresser ni à l'une ni à l'autre, mais elles sont toujours fragmentaires et le plus souvent légendaires<sup>3</sup>. »

En dépit de sa position, Bultmann était un fervent chrétien, expliquant qu'il existait une différence cruciale entre le Jésus de l'histoire et le Jésus de la foi. Aussi longtemps que cette différence était reconnue, la foi se justifiait. Dans le cas contraire, elle serait inévitablement embarrassée et sapée dans ses fondements par le caractère inéluctable des faits historiques.

Telles étaient les conclusions auxquelles l'école allemande d'études bibliques du XIX<sup>e</sup> siècle finit par aboutir. Par ailleurs, à la même époque, le bastion de l'autorité biblique traditionnelle dut subir des assauts venus d'une tout autre origine. Alors que les polémiques soulevées par la recherche allemande étaient restées confinées dans le petit monde des spécialistes, l'écrivain français Ernest Renan

déclencha en 1863 une controverse internationale avec son célèbre livre, *La Vie de Jésus*. Cet ouvrage, qui visait à débarrasser le christianisme de ses oripeaux surnaturels et présentait Jésus comme « un homme incomparable », eut probablement un retentissement inégalé à son époque. Son impact sur le public fut énorme ; il influença profondément Albert Schweitzer. Et pourtant, l'œuvre de Renan n'allait pas tarder à être taxée de mièvrerie et de sentimentalisme par la génération des Modernistes, apparue dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. La majorité d'entre eux, il convient de le noter, travaillait au sein même des structures de l'Église avant d'être officiellement condamnée par le pape Pie X en 1907, condamnation réitérée en 1910.

À cette époque, les découvertes des chercheurs allemands et des catholiques romains modernistes avaient commencé à exercer une certaine influence dans le monde des arts. Ainsi, en 1916, le romancier anglo-irlandais George Moore brossait-il un portrait romancé de Jésus dans *The Brook Kerith*. Moore provoqua un scandale considérable en racontant que Jésus avait survécu à la Crucifixion et été soigné par Joseph d'Arimathie. Depuis *The Brook Kerith*, un certain nombre de romanciers ont repris à leur compte l'histoire racontée dans les Évangiles. En 1946, Robert Graves publia *King Jesus*, un texte de fiction ambitieux où, encore une fois, Jésus survit à la Croix. Un peu plus tard, en 1954, l'écrivain grec Nikos Kazantzakis, prix Nobel de littérature, provoqua un tollé international en signant *La Dernière Tentation*. À l'opposé des Jésus de Moore et de Graves, celui de Kazantzakis meurt bien sur la Croix ; mais avant de rendre l'âme, il a une vision de ce qu'aurait pu et dû être sa vie s'il n'avait pas volontairement accepté de se sacrifier. Au cours de son fantasme, il se voit notamment marié avec la Magdaléenne (pour laquelle son désir n'a cessé de croître tout au long du livre) avec qui il fonde une famille.

Ces exemples montrent bien à quel point l'évolution des études bibliques a ouvert de nouvelles voies à la création artistique. Il y a deux cents ans, un roman inspiré des textes canoniques eût été impensable. La poésie elle-même ne pouvait aborder ce terrain qu'avec une orthodoxie prudente et plus ou moins dévote, en tout cas dans la forme. Au XX<sup>e</sup> siècle, en revanche, Jésus et son monde sont devenus un « gibier de choix » pour un certain nombre de

célébrités littéraires universellement reconnues, plus désireuses d'approfondir une exploration justifiée que de faire parler d'elles à grand renfort de sensationnalisme. Par leurs œuvres, les fruits des études bibliques ont pu toucher un public de plus en plus large.

Les recherches bibliques ne se sont pas interrompues pour autant. Jésus et le monde du Nouveau Testament n'ont pas cessé d'être analysés par des historiens et des chercheurs professionnels qui, au moyen de méthodes toujours plus rigoureuses et de preuves sans cesse renouvelées, s'efforçaient de préciser les événements qui avaient entouré la vie de ce personnage énigmatique mort près de deux mille ans plus tôt. La plupart de ces travaux furent menés par des experts en la matière et restèrent plus ou moins confidentiels. Pourtant, quelques-uns parvinrent à l'attention du grand public et engendrèrent une controverse considérable. *The Passover Plot*, du Dr Hugh Schonfield, paru en 1963, avançait que Jésus avait monté de toutes pièces sa propre crucifixion et n'était pas mort sur la Croix. Le livre ne tarda pas à devenir un best-seller international, avec plus de trois millions d'exemplaires édités à ce jour. Plus récemment, une nouvelle controverse fut soulevée par *Jesus the Magician*, où le Dr Morton Smith présentait le personnage comme un faiseur de miracles typique de l'époque, comme il y en avait des quantités au Moyen-Orient au début de l'ère chrétienne. Le Jésus de Morton Smith n'était pas fondamentalement différent d'Apollonios de Tyane, par exemple, ou du personnage légendaire (si tant est qu'il ait existé) de Simon le Mage.

Hormis les travaux spécifiquement consacrés à Jésus, une pléthore d'ouvrages se sont attachés à retracer les origines du christianisme, la fondation de l'Église et ses racines dans le judaïsme de l'Ancien Testament. Là encore, le Dr Schonfield joua un rôle éminent avec une série de travaux portant sur la genèse du Nouveau Testament. En 1979, ce fut au tour d'Elaine Pagels d'étonner le monde et un immense public de lecteurs avec *The Gnostic Gospels*, une étude des manuscrits de Nag Hammadi, découverts en 1945 en Égypte, qui proposait une interprétation radicalement nouvelle de la tradition et de la doctrine chrétiennes.

Si les études bibliques ont accompli des pas de géant au cours des quarante dernières années, c'est en très grande partie grâce à la découverte de nouveaux documents de première main, dont les

érudits du passé n'avaient pas connaissance. Les plus célèbres, bien sûr, sont les manuscrits de la mer Morte, découverts en 1947 dans les ruines de la communauté essénienne de Qumran. Outre ces découvertes de première importance, dont l'essentiel n'a pas encore été publié, un certain nombre de sources secondaires ont été retrouvées et étudiées.

En conséquence, Jésus a cessé d'être cette silhouette indistincte qui se mouvait dans l'univers simpliste et fabuleux des Évangiles. Parallèlement, la Palestine à l'aube de l'ère chrétienne est sortie de la brume mythique qui l'enveloppait depuis des siècles pour reprendre enfin sa place au cœur de l'histoire. Nous en savons désormais très long sur le milieu de Jésus, et la grande majorité des chrétiens pratiquants ont pris conscience de la réalité de la Palestine du 1<sup>er</sup> siècle – de ses structures sociales, de son économie, de ses caractéristiques culturelles et religieuses et de son histoire. La plus grande part du monde de Jésus nous est aujourd'hui largement accessible, et nous disposons à son sujet de plus d'informations que, par exemple, sur le monde du roi Arthur. Et bien que le personnage de Jésus lui-même demeure relativement insaisissable, il n'en est pas moins possible d'émettre en ce qui le concerne, comme pour le roi Arthur ou Robin des Bois, un certain nombre d'hypothèses plausibles.

## L'échec des études bibliques

En dépit de tout ce que nous venons de voir, la prophétie optimiste que nous citions à l'ouverture du présent chapitre ne s'est pas réalisée. Les théologiens n'en sont pas venus – publiquement, du moins – à adopter de telles conclusions, pas plus qu'ils ne se sont montrés étonnés par la crédulité de leurs prédécesseurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans un certain nombre de domaines, le dogme est plus présent que jamais. Malgré l'ampleur du problème de la surpopulation, le Vatican maintient fermement sa condamnation du contrôle des naissances et de l'avortement, en invoquant des arguments non pas sociaux ou moraux, mais purement théologiques. Un incendie causé par un éclair à la cathédrale d'York peut, aujourd'hui encore, être considéré comme l'œuvre du divin courroux contre un évêque contestataire. Les déclarations ambiguës de cet évêque sur certains aspects de la

biographie de Jésus sont toujours aussi susceptibles de provoquer l'indignation de gens qui s'obstinent à répéter que leur sauveur est né d'une vierge fécondée par le Saint-Esprit. En Amérique, certaines collectivités bannissent de leurs écoles et de leurs bibliothèques des chefs-d'œuvre de la littérature – quand elles ne les brûlent pas – simplement parce que ces textes se montrent irrévérencieux envers l'interprétation officielle de la Bible ; dans le même temps, un nouveau courant fondamentaliste exerce une influence considérable sur la politique américaine, soutenu par des millions de personnes avides d'accéder à un paradis qui ressemble à s'y méprendre à Disneyland.

Bien que la présentation qui y est faite de Jésus soit peu orthodoxe, *La Dernière Tentation* de Kazantzakis est une œuvre passionnément religieuse, passionnément pieuse, passionnément chrétienne. Pourtant, elle fut interdite dans de nombreux pays, dont la Grèce natale de l'auteur, et Kazantzakis lui-même fut excommunié. En ce qui concerne les ouvrages de non-fiction, *The Passover Plot* de Schonfield, malgré son énorme succès de librairie, souleva une hostilité profonde.

En 1983, David Rolfe, qui travaillait pour la London Week end Television et Channel 4, se lança dans l'élaboration d'un documentaire télévisé en trois parties intitulé *Jesus: the Evidence*. En elle-même, la série se gardait bien de défendre telle ou telle thèse. Elle se proposait simplement de faire le point sur l'état actuel des études bibliques et de mettre en balance la valeur des diverses théories en présence. Pourtant, avant même que le premier plan eût été tourné, certains groupes de pression britanniques faisaient des pieds et des mains pour que le projet soit abandonné. Quand la série fut terminée, en 1984, elle dut encore être visionnée en projection privée par un certain nombre de membres du Parlement avant de pouvoir être diffusée à la télévision. Même si la plupart des critiques la jugèrent par la suite parfaitement sensée et fort prudente, des ecclésiastiques de l'Église d'Angleterre annoncèrent publiquement qu'ils se tiendraient sur le pied de guerre pour soutenir tous les membres de leur congrégation qui auraient été choqués par l'émission.

*Jesus: the Evidence* s'était efforcé d'informer le grand public de certains progrès des études menées sur le Nouveau Testament. Jusqu'alors, si l'on excepte *The Passover Plot*, aucune de ces études n'avait pu s'immiscer dans la conscience populaire. Quelques travaux, comme *Jesus the Magician* ou *The Gnostic Gospels*, avaient été

largement commentés et diffusés, mais leur public s'était globalement restreint à des gens qui éprouvaient pour le sujet un intérêt particulier. Ces dernières années, la plupart des travaux publiés s'adressaient seulement aux spécialistes et étaient rédigés dans un langage virtuellement inaccessible au lecteur profane.

Finalement, en ce qui concerne le grand public et les prêtres chargés de son éducation, le résultat est à peu près le même que si aucun des travaux cités ci-dessus n'avait jamais été effectué. Pourtant, la thèse de George Moore selon laquelle Jésus avait survécu à la Crucifixion ne faisait que reprendre une idée présente non seulement dans quelques-unes des plus anciennes hérésies, mais aussi dans le Coran et le monde islamique. La même thèse, quand elle fut divulguée par Robert Graves, puis par le Dr Schonfield dans *The Passover Plot*, souleva autant d'indignation que si elle n'avait jamais été effleurée auparavant. Dans le domaine des recherches sur le Nouveau Testament, tout se passe comme si chaque nouvelle découverte, chaque nouvelle affirmation était escamotée aussi vite que possible. Chaque fois qu'une idée resurgit, c'est pour disparaître aussitôt. Nombreux sont ceux qui réagirent à certaines assertions présentées dans *L'Énigme sacrée* comme si *The Passover Plot*, le *King Jesus* de Graves, *The Brook Kerith* de Moore, voire le Coran lui-même n'avaient jamais été écrits.

Cet état de choses tout à fait extraordinaire est probablement unique dans l'ensemble de la recherche historique moderne. Dans tous les autres domaines de la science historique, on tient compte des nouveaux travaux. Ils sont commentés, mis en question, écartés, ou acceptés et assimilés. Quoi qu'il en soit, chacun peut savoir ce qui a déjà été découvert et écrit il y a vingt ou cinquante ans. Un véritable progrès est possible, puisque les vieilles découvertes et les contestations qu'elles ont engendrées fournissent une base à de nouvelles découvertes et de nouvelles contestations, permettant ainsi l'évolution d'un corpus de connaissances sans cesse croissant. Même si une théorie révolutionnaire est écartée, on en conserve les aspects pertinents, exactement comme c'était le cas pour les théories précédentes. Les contributions cumulées de générations successives de chercheurs engendrent une compréhension accrue et croissante. Ce n'est qu'ainsi que notre connaissance de l'histoire en général et de certaines époques en particulier est devenue possible. Elles nous ont

permis de nous faire une image cohérente de personnages comme le roi Arthur, Robin des Bois ou Jeanne d'Arc. Ces images sont en mutation constante, sans cesse enrichies par les plus récents travaux.

Le contraste apparaît frappant avec l'histoire du Nouveau Testament, du moins en ce qui concerne le grand public. Elle reste statique, imperméable aux nouveaux développements et aux nouvelles découvertes. Chaque contestation des textes sacrés est écartée comme si elle venait d'être émise pour la première fois. Ainsi, les positions théologiques de l'évêque de Durham soulevèrent-elles un tollé de protestations horrifiées, exactement comme si son propre précurseur, l'archevêque Temple, qui présida entre les deux guerres aux destinées de l'Église anglicane et fit des déclarations fondamentalement semblables, n'avait jamais existé.

Chaque nouvelle contribution aux études bibliques ressemble à une empreinte de pas dans le sable du désert. Elle est presque immédiatement effacée et ne laisse pratiquement pas la moindre trace dans l'esprit du public. Chaque fois qu'une nouvelle tentative est faite, elle subit le même sort.

Pourquoi devrait-il en être toujours ainsi ? Pourquoi les études bibliques, qui concernent tant de monde, devraient-elles échapper à toute évolution, à tout progrès ? Pourquoi la grande masse des croyants devrait-elle en savoir beaucoup moins sur le personnage qu'elle vénère que sur des figures historiques de bien moindre importance ? Dans le passé, quand ces connaissances étaient inaccessibles ou dangereuses à divulguer, cette ignorance se justifiait en grande partie. Mais, aujourd'hui, toutes sortes de travaux et de documents sont disponibles et divulgués. Pourtant, le chrétien pratiquant reste fondamentalement aussi ignorant que ses ancêtres morts des siècles auparavant et continue à se référer à l'imagerie simpliste qu'on lui a inculquée dans son enfance.

Un fondamentaliste prétendrait sans doute que cette situation témoigne de la résistance et de la ténacité de la foi chrétienne. Cette explication ne nous paraît pas satisfaisante. Sans doute la foi chrétienne est-elle tenace ; l'histoire le prouve. Mais il ne s'agit pas pour nous de parler de la foi, domaine profondément intime et subjectif. Nous discutons simplement un certain nombre de faits historiques documentés.

La série télévisée mentionnée plus haut fut suivie d'un débat sur le sujet. Un certain nombre de commentateurs, pour la plupart ecclésiastiques, avaient été invités à juger de la qualité du documentaire et de ses implications. Au cours du débat, plusieurs participants manifestèrent leur accord sur un point important de la discussion. L'année dernière, ce même point fut repris en écho non seulement par l'évêque de Durham, mais aussi par l'archevêque de Canterbury. Il fut également l'objet d'un débat lors d'un synode ultérieur de l'Église d'Angleterre.

D'après ces participants au débat télévisé, l'ignorance généralisée quant aux recherches menées sur le Nouveau Testament est en grande partie imputable aux institutions religieuses et au personnel ecclésiastique. Tous les membres du clergé et tous ceux qui se destinent au clergé sont, par définition, confrontés aux derniers développements des études bibliques. Aujourd'hui, il n'est pas un séminariste qui ne sache rien des manuscrits de la mer Morte, des manuscrits de Nag Hammadi, de l'histoire et de l'évolution de l'étude du Nouveau Testament et des thèses les plus controversées avancées par certains théologiens et historiens. *Pourtant, ces connaissances n'ont pas été transmises aux laïques.* En conséquence, le fossé s'est creusé entre les ecclésiastiques et leurs ouailles. Parmi les premiers, certains ont acquis une érudition extrêmement sophistiquée. Ils réagissent aux dernières découvertes avec une assurance blasée, sans se laisser troubler par les controverses théologiques. Sans doute trouvent-ils contestables certaines de nos affirmations, mais ils ne s'en étonnent ni ne s'en scandalisent. Pourtant, ils n'ont rien inculqué de cette érudition à leurs paroissiens, eux qui sont censés représenter dans ce domaine l'autorité suprême. En conséquence, quand le contexte historique du Nouveau Testament est présenté par des écrivains plutôt que par le guide officiel, certains fidèles peuvent ressentir un traumatisme allant jusqu'à la remise en question de la foi personnelle. Soit l'on nous considère comme des iconoclastes pris d'une frénésie de destruction gratuite, soit le prêtre lui-même devient suspect d'avoir dissimulé certaines informations. Finalement, l'effet global est exactement le même que s'il y avait une conspiration du silence organisée au sein du clergé.

Voici donc la situation présente. D'un côté, la hiérarchie ecclésiastique est à la fois imprégnée des écrits du passé et versée dans les

dernières découvertes des études bibliques. De l'autre, la masse des fidèles ignore tout ou presque des recherches historico-théologiques. Le prêtre moderne moyen est parfaitement conscient, par exemple, de la distinction entre ce qui figure dans le Nouveau Testament et ce qui s'est greffé ultérieurement sur la tradition. Il sait pertinemment que les Écritures disent finalement bien peu de chose, et que l'interprétation est non seulement permise, mais aussi nécessaire. Pour ce prêtre, les contradictions entre les faits et la foi, entre la théologie et l'histoire, ont été examinées et personnellement résolues il y a bien longtemps. Il a compris que ses croyances personnelles n'avaient rien à voir avec la réalité historique, ce qui lui a permis de les réconcilier à l'amiable, de manière globalement satisfaisante. Ce prêtre a « déjà entendu dire tout ça ». Les preuves et les hypothèses que des écrivains comme nous ont pu présenter ne risquent guère de le bouleverser. Elles lui sont déjà familières, et il en a pris son parti depuis bien longtemps.

À l'opposé du prêtre initié, les fidèles n'ont jamais eu l'occasion de se familiariser avec les preuves en question, ni de s'interroger sur les contradictions qui existent entre les textes sacrés et le contexte historique réel de l'époque de Jésus. Le chrétien fervent n'a jamais éprouvé le besoin de réconcilier la foi et les faits, la théologie et l'histoire, tout simplement parce qu'il n'a jamais eu la moindre raison de penser qu'il puisse exister une différence entre les deux. Peut-être n'a-t-il jamais songé à considérer la Palestine du 1<sup>er</sup> siècle comme un lieu réel, précisément situé dans le temps et dans l'espace et soumis à un ensemble complexe de facteurs sociaux, psychologiques, politiques, économiques et religieux, facteurs qui entrent en jeu dans la constitution de toute réalité historique, quels que soient le lieu et l'époque. Au contraire, les Évangiles éludent le plus souvent complètement le contexte historique de l'aventure qu'ils retracent, proposant par là même un récit d'une simplicité atemporelle, mythique, situé dans un décor d'un flou irréel et dans un temps qui ne pourrait être mieux défini que par la formule « Il était une fois ». Jésus, par exemple, apparaît tantôt en Galilée, tantôt en Judée, tantôt à Jérusalem, tantôt sur les rives du Jourdain. Bien souvent, le chrétien moderne n'a aucune conscience des liens géographiques et politiques entre ces divers lieux, des distances qui les séparent ou du temps qu'il fallait à l'époque pour se rendre de l'un à l'autre. Les

titres des divers fonctionnaires officiels n'ont aucun sens pour lui. Les Romains et les Juifs ne sont guère que des silhouettes confuses qui fourmillent en toile de fond comme des figurants de cinéma ; et si l'image de l'un d'eux se détache çà et là, c'est le plus souvent grâce à quelque superproduction hollywoodienne où Pilate s'exprime avec l'accent de Brooklyn.

Pour la masse des fidèles, les textes bibliques retracent une réalité littérale, et le fait qu'ils laissent de côté le contexte historique n'enlève rien à leur vérité. N'ayant jamais été initiés par leurs guides spirituels, la plupart des fidèles chrétiens ne se sont jamais interrogés sur les problèmes posés par un tel contexte. Et quand un livre comme le nôtre les interpelle tout à coup, ils ont tendance, d'une manière fort compréhensible, à crier soit à la révélation, soit au sacrilège. Nous-mêmes sommes alors qualifiés d'« antichrétiens », présentés comme des auteurs engagés dans une croisade iconoclaste, militant contre l'autorité ecclésiastique – comme si nous étions personnellement enclins à saper les bases de la Chrétienté (et assez naïfs pour croire que cela soit possible).

### Nos conclusions en perspective

Inutile de dire que cela n'entre aucunement dans nos intentions. Nous ne sommes engagés dans aucune croisade. Nous ne souhaitons pas particulièrement « convertir » qui que ce soit. Nous ne cherchons absolument pas à ébranler la foi des autres. Dans *L'Énigme sacrée*, nos motivations étaient d'une simplicité limpide. Nous voulions raconter une histoire, une histoire qui valait largement la peine d'être racontée. Nous nous sommes embarqués dans une aventure historique aussi passionnante que n'importe quelle enquête de détective ou d'espionnage. Dans le même temps, cette aventure s'est avérée infiniment instructive, éclairant de vastes pans du passé de notre civilisation – pas seulement bibliques – que ni nous ni nos lecteurs n'aurions peut-être eu l'occasion d'explorer autrement. Affirmer qu'une bonne histoire a besoin d'être racontée constitue un truisme : une bonne histoire dispose d'un souffle, d'une vie et d'un rythme qui lui sont propres et qu'il s'agit de retranscrire. Nous désirions avant tout faire part de notre histoire, tout comme chacun peut avoir

envie de prendre un ami par le bras pour attirer son attention sur un coucher de soleil particulièrement magnifique.

Nos conclusions sur Jésus font partie intégrante de notre aventure. À vrai dire, c'est notre aventure elle-même qui nous les a imposées. Nous souhaitions simplement faire revivre pour nos lecteurs le cheminement que nous avons suivi. « Voici les conclusions auxquelles nous sommes parvenus, disions-nous en substance. Ce sont *nos* conclusions ; elles se fondent sur notre enquête, nos prédispositions, notre travail et notre absence de parti pris. Nous ne cherchons pas à vous les imposer. Si elles vous semblent pertinentes, tant mieux. Sinon, écarterez-les à votre gré et forgez-vous les vôtres. Quoi qu'il en soit, nous espérons que vous aurez trouvé la compagnie de notre livre intéressante, distrayante et instructive. »

Il était pourtant inévitable, étant donné le sujet, que nous soyons entraînés dans le nécessaire conflit qui oppose les faits et la foi. Qu'il nous soit permis d'évoquer un simple exemple pour illustrer la complexité et les paradoxes de ce conflit.

Hernán Cortés, quand il marcha en 1520 sur Tenochtitlán, l'ancienne capitale du Mexique, fut accueilli comme un dieu par les Aztèques. N'ayant jamais vu auparavant ni armes à feu ni chevaux, ceux-ci ne se contentèrent pas de considérer ces choses comme surnaturelles : ils y virent la confirmation du statut divin de Cortés, qui selon eux était une incarnation de leur dieu suprême, Quetzalcoatl. Aujourd'hui, bien sûr, on comprend mieux les raisons d'une telle méprise. Sans doute un Européen de l'époque eût-il pu lui-même les percevoir. Il était évident que Cortés n'avait strictement rien de divin. Et pourtant, il était tout aussi évident dans l'esprit des Aztèques qu'il était vraiment l'incarnation de Quetzalcoatl.

Imaginons qu'un Indien mexicain contemporain, peut-être imprégné de certains vestiges de la culture aztèque, affirme *croire* au caractère divin de Cortés. Nous en serions sans doute étonnés, mais il nous serait impossible de lui faire abandonner une telle croyance, surtout si elle était depuis toujours nourrie par son éducation, sa culture et son environnement. D'ailleurs, sa « foi » pourrait mettre en jeu quelque chose de plus profond que la seule conviction de la divinité de Cortés. Notre Indien pourrait prétendre avoir été personnellement visité par Cortés, soutenir que Cortés lui était apparu ou lui avait permis d'entrer en contact avec Dieu et le monde sacré.

Comment pourrions-nous combattre de telles affirmations ? Ce qu'un homme peut expérimenter dans l'intimité de sa psyché est par essence inviolable. Ajoutons qu'il existe une foule de gens tout à fait sains, tout à fait équilibrés, qui dans leur for intérieur croient à des choses beaucoup plus étranges que la divinité de Hernán Cortés.

Pourtant, sur l'époque de Cortés comme sur celle de Jésus, les documents ne manquent pas. Nous en savons relativement long sur la réalité historique qui constituait l'univers de chacun des deux personnages. La connaissance n'est pas affaire de croyance personnelle, mais de faits purs et simples. Si quelqu'un laisse ses croyances déformer, altérer ou transformer la réalité historique, il ne peut guère attendre des autres qu'ils rentrent dans son jeu, même s'ils partagent ses croyances. Comme nous l'avons dit, nous ne pouvons pas nous opposer à quelqu'un qui croit à la divinité de Cortés ou dit avoir « été visité » par Cortés. Par contre, nous pouvons contester celui qui affirme qu'historiquement, Cortés (comme Quetzalcoatl) est né de l'union d'un aigle et d'un serpent, ou que Cortés nous a été envoyé pour sauver le monde, ou encore que Cortés n'est pas mort, qu'il se cache dans quelque crypte souterraine en attendant le moment de reparaître pour proclamer sa souveraineté sur le Mexique. Nous pouvons sans peine contredire celui qui prétend que Cortés, même sans armure, ne craignait ni les lances ni les flèches, qu'il se déplaçait à dos de cheval sur les eaux ou dans le ciel ou qu'il utilisait des armes qui ne furent inventées que deux siècles plus tard.

Évidemment, nous ne disposons pas du moindre document écrit prouvant que Cortés ait démenti ces allégations, pour la simple raison que rien de tel ne fut avancé de son vivant. Toutefois, elles sont en contradiction tellement flagrante avec l'histoire connue, l'expérience humaine et la simple probabilité, que leur crédibilité est quasiment réduite à néant. En tant que croyance personnelle, elles sont peut-être inattaquables ; mais en tant que fait historique, elles reposent sur des bases trop incertaines, trop fragiles pour être admissibles.

Jésus pose un problème analogue. Nous ne cherchons absolument pas à mettre en cause la foi personnelle de qui que ce soit. Nous ne parlons pas ici du Christ de la théologie, dont l'existence au cœur de la conscience de tous les fidèles est aussi réelle que légitime. Nos investigations portent exclusivement sur un tout autre personnage, un personnage de chair et d'os qui a bel et bien foulé les sables de la

Palestine il y a deux mille ans, tout comme Cortés a posé le pied sur le sol mexicain en 1519. En d'autres termes, nous parlons du Jésus de l'histoire – et l'histoire, toute incertaine qu'elle soit parfois, a l'habitude de braver insolemment nos espoirs, nos mythes, nos images mentales et nos préjugés.

Afin de rendre justice au Jésus de l'histoire, il est nécessaire de faire table rase de tous les préjugés, et notamment de ceux qui nous ont été inculqués par la tradition. Nous devons être prêts à interroger les textes bibliques avec l'objectivité que nous mettrions à étudier les récits de la vie de César, d'Alexandre ou de Cortés, en écartant tout a priori.

Il convient d'ailleurs de s'interroger sur la validité de la distinction entre croyance et incrédulité. La « croyance » peut certes s'avérer dangereuse, puisqu'elle implique un acte de foi qui n'est pas toujours justifié. En son nom, les hommes ne sont que trop souvent prêts à s'entre-tuer. D'un autre côté, l'incrédulité constitue elle aussi un acte de foi, généralement tout aussi peu fondé que la croyance. Finalement, l'incrédulité – qui s'illustre par exemple dans l'athéisme ou le rationalisme militant – n'est rien de plus qu'une forme particulière de croyance. Ne pas croire à la télépathie, aux fantômes ou en Dieu constitue en soi-même un acte de foi.

Il est hautement préférable de penser en termes de connaissance. L'alternative est finalement extrêmement simple : ou l'on connaît quelque chose de manière immédiate et directe, ou l'on ne la connaît pas. Celui qui pose la main sur un poêle brûlant n'a aucun besoin de croire à l'existence de la douleur. Il connaît la douleur, il en fait l'expérience. La douleur est une réalité qu'il est impossible de mettre en doute. Celui qui reçoit un choc électrique ne se demande pas s'il croit ou non à l'existence de l'énergie électrique. Il fait l'expérience d'une réalité qui ne peut être contestée, quelle que soit l'idée qu'il s'en fait. Mais lorsqu'on traite de domaines qui échappent à ce type de connaissance empirique – si, en d'autres termes, on n'a pas l'occasion d'expérimenter personnellement la réalité que l'on cherche à décrire –, la simple honnêteté exige que l'on reconnaisse son impuissance. En ce qui concerne les attributs divins accordés à Jésus par la tradition chrétienne, en l'occurrence, il nous est impossible d'apporter une réponse catégorique.

Dans le vaste éventail des choses « inconnaissables », tout est virtuellement possible. Pourtant, si l'on se fonde sur sa propre expérience, sur l'histoire et le développement de l'humanité, il apparaît évident que certaines choses sont plus ou moins possibles, plus ou moins vraisemblables, plus ou moins probables que d'autres. Si l'on est honnête, on est forcé d'admettre que si tout est possible, certaines choses le sont davantage que d'autres. C'est avant tout une affaire de plausibilité et de probabilité. Que s'est-il vraisemblablement produit ? Dans la palette des possibles, quel est celui qui s'accorde le mieux avec notre expérience de l'humanité ? En l'absence de certitude absolue concernant Jésus, il nous paraît plus vraisemblable, plus probable que cet homme se soit marié et ait tenté de reprendre le trône qui lui revenait de droit plutôt que d'être né d'une vierge, d'avoir marché sur l'eau et d'être ressuscité d'entre les morts. Pourtant, cette conclusion doit nécessairement rester conditionnelle. Il s'agit d'une hypothèse probable et non d'une conviction absolue.

### L'interprétation au service de la croyance

Comme nous l'avons dit, on sait aujourd'hui beaucoup de choses sur le monde de Jésus, la Palestine du 1<sup>er</sup> siècle. Mais sur Jésus lui-même et les événements qui ont marqué son existence, nous n'avons aucune connaissance digne de ce nom. Les Évangiles, voire la Bible dans son ensemble, sont des documents incomplets qu'aucun spécialiste sérieux n'envisagerait d'admettre comme des témoignages historiques entièrement dignes de foi. Dans cette situation, si l'on ne veut pas rester muet, on est contraint à formuler des hypothèses. Naturellement, il ne s'agit pas de lancer des idées à tort et à travers : pour être pertinentes, les spéculations doivent rester dans le cadre des probabilités et des données historiques connues. À l'intérieur de ce cadre, la spéculation est non seulement légitime, mais aussi nécessaire à l'interprétation des maigres informations, quelquefois hermétiques et souvent contradictoires, qui sont disponibles. La majeure partie de la recherche biblique a recours, à des degrés divers, à la spéculation. Il en va de même pour la théologie et la doctrine religieuse. Mais tandis que la recherche historique fonde ses spéculations sur les faits

historiques, la théologie et la doctrine s'appuient presque exclusivement sur les Écritures, le plus souvent sans se préoccuper des faits.

Tout au long des deux mille dernières années, certains se sont opposés, se sont entre-tués et ont déclaré des guerres pour imposer leur point de vue sur l'interprétation de tel ou tel passage de la Bible. Dans la constitution de la tradition chrétienne, un principe est demeuré constant. Autrefois, lorsque les Pères de l'Église et autres autorités se trouvaient confrontés à l'une des nombreuses ambiguïtés ou contradictions des textes sacrés, ils *spéculaient* sur son sens et tentaient de l'*interpréter*. Une fois admise, la conclusion de leur spéculation – et donc de leur interprétation – acquérait le statut de dogme. Le temps passant, on en vint à considérer ces dogmes comme des vérités établies. Il n'en est rien. Au contraire, il s'agit tout au plus de spéculations et d'interprétations figées par la tradition ; c'est cette tradition qui est constamment confondue avec les faits.

Pour illustrer ce processus, citons l'exemple suivant. Selon les quatre Évangiles, Pilate fait fixer sur la croix de Jésus l'inscription « Roi des Juifs ». Il n'est rien dit de plus. Pourtant, dans Jean (VI, 15), il est curieusement raconté que « Jésus, voyant qu'ils s'apprêtaient à venir le chercher de force pour faire de lui un roi, s'enfuit seul vers les collines<sup>4</sup> ». Et, dans Jean (XIX, 21-22) : « Alors, les grands prêtres juifs dirent à Pilate : « Tu n'aurais pas dû écrire "Roi des Juifs", mais : "Cet homme a dit : Je suis le Roi des Juifs." » Pilate répondit : « J'ai écrit ce que j'ai écrit. » Ces passages ne sont ni développés, ni expliqués. Aucune indication ne nous permet de savoir si ce titre était ou non légitime, officiel ou reconnu. Nous ne sommes pas plus en mesure de connaître le sens que souhaitait lui donner Pilate. Quelles étaient ses motivations ? Pourquoi ce titre de « Roi des Juifs » ?

Dans le passé, sur la base d'une interprétation spéculative, il fut *décrété* que Pilate avait voulu tourner Jésus en dérision. En effet, l'adoption d'une autre interprétation eût ouvert la voie à toutes sortes de questions embarrassantes. Aujourd'hui, donc, la plupart des chrétiens considèrent comme un fait établi que Pilate avait ainsi voulu se moquer du Christ. Pourtant, rien n'est moins certain. Il suffit de lire les Évangiles en faisant abstraction de tout a priori pour s'apercevoir que rien n'y suggère que ce titre n'était ni légitime, ni reconnu par une partie au moins des contemporains de Jésus, et

Ponce Pilate en particulier. Si l'on se réfère aux seuls Évangiles, Jésus pourrait fort bien avoir été Roi des Juifs et/ou considéré comme tel. Seule la tradition nous a persuadés que ce n'était pas le cas. Par conséquent, avancer cette hypothèse n'équivaut pas à prendre le contre-pied des textes, mais simplement à remettre en question une longue tradition, un vieux système de croyances fondé en dernière instance sur un ensemble d'interprétations spéculatives. Si quelque chose s'oppose à l'évidence, c'est bien ce système de croyances. Dans le récit que fait Matthieu de la naissance de Jésus, les trois « Rois mages » demandent : « Où est l'enfant Roi des Juifs ? » Si Pilate avait l'intention d'être ironique, que penser des Rois mages ? Voulaient-ils, eux aussi, se moquer de Jésus ? Certainement pas. Dans ce cas, s'ils se référaient à un titre légitime, pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour Pilate ?

Les Évangiles sont d'une simplicité mythique. Ils dépeignent un monde réduit à l'essentiel, un monde atemporel, archétypal, presque un monde de contes de fées. Mais la Palestine, à l'aube de l'ère chrétienne, n'avait rien d'un royaume de contes de fées. Bien au contraire, c'était un pays très réel peuplé d'individus en chair et en os. Hérode n'était certes pas un roi de légende. C'était un potentat authentique dont le règne, par-delà son contexte biblique, coïncida avec celui d'autres monarques célèbres – de Jules César, Cléopâtre, Marc Antoine, Auguste et d'autres encore, que les livres de classe et les pièces de Shakespeare nous ont rendus familiers. Comme nous l'avons déjà dit, la Palestine du 1<sup>er</sup> siècle était soumise à un réseau complexe de facteurs sociaux, psychologiques, politiques, économiques, culturels et religieux. Elle était divisée en de nombreuses factions qui souvent se déchiraient entre elles. Un certain nombre de cabales fomentaient des complots dans l'ombre. Les divers partis poursuivaient des objectifs contradictoires et avaient souvent recours à de fragiles alliances de circonstance. Certains passaient des accords secrets. Les manœuvres d'intérêt secouaient les coulisses du pouvoir. Le peuple, en général, comme partout et à toute époque, oscillait entre une torpeur apathique et un fanatisme hystérique, entre la peur et la résolution. Rien de tout cela ou presque n'apparaît dans les Évangiles, si ce n'est sous la forme d'un résumé confus. Pourtant, il est essentiel d'étudier les courants et les forces en présence pour comprendre le Jésus de l'histoire, celui qui a réellement foulé le sol

de la Palestine il y a deux mille ans. C'est à ce Jésus-là, et à celui-là seulement, que nous avons décidé de nous intéresser. Il n'y avait dans notre démarche strictement rien d'antichrétien.

## Le contexte

À la suite de *L'Énigme sacrée*, quand certains « chrétiens » nous accusèrent véhémentement d'être antichrétiens, nous ne pûmes que hausser les épaules. Nous-mêmes, répétons-le encore, n'avions aucune intention de jouer les iconoclastes ; simplement, nous nous trouvions au cœur du conflit entre les faits et la foi.

D'ailleurs, pour nous, les hypothèses que nous avons émises sur Jésus n'avaient rien de scandaleux ni de choquant. Comme le lecteur l'aura noté, pratiquement toutes avaient déjà été formulées auparavant, la plupart très récemment et dans des ouvrages à grande diffusion. Qui plus est, nous n'étions pas seuls. Nous n'avions pas cherché à mettre sur pied une thèse fumeuse pour faire parler de nous et vendre à tout prix. Au contraire, toutes nos suggestions vont dans le sens du courant des recherches bibliques contemporaines, et c'est de ces recherches que la majeure partie de notre enquête s'est inspirée. Nous avons consulté les meilleurs experts en la matière, dont la plupart sont inconnus du grand public ; et dans une large mesure, nous nous sommes contentés de synthétiser leurs conclusions de manière accessible à tous. Ces conclusions étaient déjà connues des membres du clergé, et la plupart les avaient déjà admises. Simplement, ils avaient oublié d'en faire part à la masse des fidèles.

Nous avons rencontré en privé des hommes d'Église de diverses confessions, et peu d'entre eux se sont révélés hostiles aux conclusions de notre ouvrage. Certains se sont montrés réticents sur tel ou tel point spécifique, mais la plupart ont jugé que l'ensemble de notre thèse était plausible, voire probable, et qu'elle n'entamait en rien la réputation de Jésus ou la foi chrétienne. Parmi les laïques, en revanche, les mêmes conclusions semblaient confiner au blasphème, à l'hérésie, au sacrilège et à presque tous les autres péchés religieux répertoriés. L'écart entre ces deux types de réactions nous parut particulièrement intéressant. Les hommes d'Église, dont on eût pu attendre un militantisme intransigeant, adoptèrent des attitudes qui

allaient de l'indifférence sceptique à l'approbation ouverte. En revanche, leurs ouailles hésitèrent entre la désillusion horrifiée et l'indignation outragée. Rien ne pouvait illustrer plus clairement l'incapacité des églises à maintenir leurs fidèles au courant des développements des recherches bibliques.

Cependant, certains signes semblent indiquer que la situation commence à évoluer lentement. Bien sûr, il se pourrait qu'il s'agisse d'une illusion et qu'un mouvement de balancier nous ramène bientôt vers la « foi simple », censurant ou continuant à ignorer les fruits de la recherche biblique. À cet égard, la contagion du fondamentalisme américain ne laisse rien augurer de bon. Quoi qu'il en soit, certains signes d'amélioration sont nettement perceptibles et assez nombreux pour constituer, à un niveau certes modeste, un esprit, un courant disséminé à travers le monde.

Au cours de nos années de recherches, un certain nombre de publications déjà en circulation avaient contribué à créer un climat favorable. Dans les années 1970, au moins deux romans, dont l'un constituait un travail extrêmement sérieux et parfaitement documenté, postulèrent la découverte du corps momifié de Jésus. Par ailleurs, un roman populaire remettait les Évangiles en question en suggérant l'existence d'un nouveau corpus de textes bibliques de première main ; une minisérie télévisée fut d'ailleurs adaptée de ce livre. Dans son chef-d'œuvre *Terra Nostra*, qui compte certainement parmi les dix romans les plus importants, toutes langues confondues, depuis la Seconde Guerre mondiale, le Mexicain Carlos Fuentes racontait que Jésus avait échappé à la Croix parce qu'un autre avait été crucifié à sa place. D'autre part, le *Magdalene* de Carolyn Slaughter présentait Jésus comme l'amant de Madeleine. Quant à Liz Greene, plus proche encore de notre propre terrain de recherches, elle parlait d'une lignée issue de Jésus dans *The Dreamer of the Vine*, un roman sur Nostradamus paru en 1980.

En ce qui concerne les études bibliques proprement dites, les manuscrits de Nag Hammadi parurent pour la première fois en traduction anglaise en 1977 ; ils inspirèrent Elaine Pagels pour son célèbre livre, *The Gnostic Gospels*, publié à peine deux ans plus tard. Déjà, Morton Smith avait exposé ses découvertes sur l'Église des premiers temps dans *The Secret Gospel*, à la suite duquel il avait signé un ouvrage controversé, *Jesus the Magician*. Hyam Maccoby

s'intéressait au Jésus de l'histoire dans *Revolution in Judaea*, ainsi que Geza Vermes dans des ouvrages comme *Jesus the Jew*. Hugh Schonfield poursuivait ses travaux sur la Palestine du 1<sup>er</sup> siècle, dont les développements furent régulièrement publiés au cours des années 1970. Sur le plan théologique, un groupe d'ecclésiastiques anglicans suscita une controverse considérable en mettant en question la divinité de Jésus dans une série d'essais intitulés *The Myth of God Incarnate*. Citons enfin *The Jesus Scroll*, livre curieux, dénué de preuves mais néanmoins fascinant de l'écrivain australien Donovan Joyce.

Ainsi, quand *L'Énigme sacrée* parut en 1982, la voie était déjà ouverte aux interrogations sur le Jésus de l'histoire. Bien sûr, nombreux étaient ceux qui ne réalisaient pas encore à quel point, par exemple, les Évangiles se contredisent entre eux, ou qui ignoraient l'existence d'autres Évangiles que ceux qui sont présentés dans le Nouveau Testament, exclus plus ou moins arbitrairement des textes canoniques par des conciles composés de mortels parfaitement faillibles. Bien des gens ne savaient toujours pas que le caractère divin de Jésus avait été adopté par vote au concile de Nicée, quelque trois siècles après la mort de l'intéressé. D'ailleurs, le fondamentalisme est toujours aussi vivace aux États-Unis. Et comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, bien des Britanniques sont encore capables de croire que l'incendie de la cathédrale d'York fut le fruit de la colère de Dieu à l'égard d'un évêque trop bavard – comme si, malgré la violence, la haine, l'injustice, la cruauté et les menaces qui sous-tendent le monde moderne, Dieu n'avait rien de mieux à faire. Certains crient toujours au blasphème et exigent la résiliation du même évêque quand celui-ci se limite à affirmer que nous ne disposons pas de « preuve formelle » de la Résurrection. Pourtant, nous le répétons, il y a quelque chose « dans l'air », que la prise de position de cet évêque illustre de manière significative.

Nous serions peu honnêtes si nous prétendions ignorer l'impact de notre livre, tant par le nombre d'exemplaires vendus que par la controverse qu'il a déclenchée. Pour la première fois depuis *The Passover Plot* du Dr Hugh Schonfield, paru en 1963, un certain nombre de questions sur le Nouveau Testament, Jésus et les origines du christianisme étaient posées pour le grand public, et non pour un cercle restreint d'universitaires et de théologiens. Très vite,

il apparut évident que le grand public était non seulement disposé à nous écouter, mais aussi avide d'informations.

La télévision et le milieu de l'édition eurent tôt fait de s'en apercevoir. Depuis 1982, un certain nombre de livres sont parus. En 1983, *The Illusionist*, le roman d'Anita Mason, proposait une vision controversée mais historiquement pertinente de la fondation de l'Église ; sa candidature fut retenue pour le Booker Prize, le plus prestigieux des prix littéraires britanniques. En 1985, ce fut au tour d'Anthony Burgess d'explorer le même terrain, de manière plus polémique encore, dans *The Kingdom of the Wicked. The Wild Girl*, de Michèle Roberts, souleva un début de tempête. En se fondant tout comme nous sur le texte des manuscrits de Nag Hammadi, Michèle Roberts présentait Madeleine comme la maîtresse de Jésus et la mère de son enfant. Quand il fut publié en collection de poche en 1985, *The Wild Girl* provoqua un tollé de protestations, non seulement des groupes de pression traditionnels, mais aussi d'un certain nombre d'apprentis inquisiteurs du Parlement ; la raison eut finalement le dernier mot, mais l'auteur fut un moment menacé de poursuites, le livre tombant sous le coup de l'antédiluvienne loi sur le blasphème. Entre-temps, le *King Jesus* de Robert Graves, dont le contenu n'était pas moins scandaleux, fut réédité pour la première fois depuis 1962 en collection de poche. (Sans doute le livre de Graves était-il trop compliqué pour les censeurs en herbe qui s'étaient dressés contre Michèle Roberts, à moins que les écrivains reconnus ne bénéficient d'une certaine immunité. On pourrait d'ailleurs rappeler que le portrait de Jésus le plus incendiaire jamais publié figure dans *The Man who died*, de D.H. Lawrence, paru il y a plus de cinquante ans, chef-d'œuvre miniature où Jésus est dépeint ayant des « relations sexuelles » avec une prêtresse d'Isis dans un temple égyptien. Au moment de l'apothéose, il s'écrie : « Je ressuscite ! »)

Parmi les études bibliques adressées à un public de non-spécialistes, deux livres de Hugh Schonfield ont été réédités, et un troisième, *The Essene Odyssey*, inédit celui-là, est paru en 1985. Les ouvrages de Morton Smith et Elaine Pagels ont tous été publiés dans des éditions de poche de qualité. À la télévision et au cinéma, le siège de Masada et la dispute de Pierre et Paul ont été mis en scène (quoique de manière fort prudente). Plus significative est la manière dont Karen Armstrong, une ancienne nonne, a défié la tradition établie dans une série

télévisée intelligente et bien documentée sur saint Paul intitulée *The First Christian*. Comme nous l'avons déjà mentionné, David Rolfe a fait de même avec sa fameuse série *Jesus: the Evidence*, qui a été suivie d'un livre du même titre<sup>5</sup>.) Et dans *The Sea of Faith*, Don Cupitt, lecteur en théologie et doyen de l'Emmanuel College, à Cambridge, nous a proposé l'enquête télévisée sans doute la plus pénétrante à ce jour sur le christianisme d'aujourd'hui, enquête qui comportait des affirmations bien plus osées que celles de l'évêque de Durham.

Nous n'avons pas la prétention d'affirmer que *L'Énigme sacrée* a exercé une influence décisive sur tous ces travaux. En effet, certains de ceux que nous venons de citer seraient très probablement en désaccord avec quelques-unes de nos conclusions. Mais nous sommes enclins à penser que le succès de notre livre a permis aux éditeurs et aux producteurs de télévision de prendre conscience de l'intérêt du public pour tout ce qui touche à Jésus et aux origines du christianisme, intérêt qui seul a permis à tous ces livres, documentaires et films de voir le jour. Ce renouveau constitue une évolution extrêmement significative. Il confère une responsabilité nouvelle et salutaire aux ecclésiastiques et rend de plus en plus incertaine la censure paternaliste que maintenaient jusqu'alors les membres de l'Église. Si le clergé continue comme dans le passé à dissimuler certains faits à ses fidèles, ceux-ci refuseront de s'y résigner. Dans ce cas, ils se tourneront vers les livres et la télévision.

Si cette supposition est correcte, nous sommes en droit de nous sentir satisfaits. Non pas, répétons-le, parce que nous menons croisade, ni parce que nous avons des intérêts cachés, personnels ou non, à défier, compromettre ou embarrasser la communauté ecclésiastique, mais simplement parce que nous vivons dans le monde moderne. Comme tous les êtres humains, nous sommes sensibles aux tensions qui l'agitent. L'injustice ne nous est pas étrangère, et nous savons à quel point la bigoterie, les excès d'une foi aveugle et la tyrannie qui l'accompagne souvent peuvent meurtrir le monde. C'est notre intérêt propre autant que celui de tous de souhaiter l'avènement d'un certain sens de la perspective.

## Jésus, roi d'Israël

Un jour, alors que nous traversions les États-Unis en avion, l'hôtesse nous avertit que nous allions devoir faire un « atterrissage momentané » à Chicago. Renseignements pris, nous vérifiâmes bien-tôt que l'appareil resterait immobilisé assez longtemps pour que nous puissions en descendre. Le sens des mots est souvent affecté par le contexte, la culture et l'histoire, autant de facteurs soumis à des variations diverses. Nos amis américains n'entendent pas le mot « momentané » de la même manière que nous autres Britanniques. Bien sûr, certains mots font preuve d'une remarquable longévité sémantique. Le sens du mot « chien », par exemple, est resté le même à travers les siècles et les nombreux bouleversements culturels. (Cependant, même un mot si simple peut suggérer des représentations fort variées, selon les préférences canines du lecteur entre autres.) En revanche, le mot « voiture » ne désignait certainement pas la même réalité pour nos ancêtres du XVIII<sup>e</sup> siècle que pour nous.

Interpréter le langage est une nécessité. Quand nous pensons connaître le sens de certains mots, nous faisons parfois preuve d'une présomption qui peut s'avérer dangereuse. C'est en particulier le cas lorsque nous donnons une interprétation contemporaine d'un mot qui, autrefois, avait une signification légèrement, sinon radicalement différente. Lorsqu'il s'agit d'un homme qui vivait il y a deux mille ans et dont les paroles portaient sur un domaine aussi abstrait que celui de la foi religieuse, l'exercice est d'autant plus périlleux.

En grande partie, l'idée que nous nous faisons de Jésus découle d'une certaine interprétation des écrits bibliques. Ces textes sont

composés de mots (qui sont eux-mêmes des traductions d'autres mots) dont la fonction est d'exprimer des idées. Parmi ces idées, l'une des plus importantes est celle qui vise à présenter Jésus comme un Messie.

Dans les paroles d'un cantique très célèbre, Jésus est présenté comme « prophète, prêtre et roi ». Ce sont précisément ces trois appellations que regroupe pour les chrétiens le terme de « Messie ». À vrai dire, pour la plupart, ce titre fait uniquement référence à Jésus et implique également la notion de divinité. Pourtant, il paraît présomptueux de postuler a priori que les termes de « roi », « prophète » ou « Messie » avaient déjà, à l'époque de Jésus, la signification que nous leur donnons aujourd'hui.

Si nous avons déjà évoqué dans notre précédent livre l'éventualité et les indices du statut royal de Jésus, il nous semble aujourd'hui possible et nécessaire d'apporter de nouvelles pièces au dossier. En effet, la notion de « roi légitime » dépassait largement, à son époque, l'idée que nous nous en faisons dans notre société moderne ; elle allait bien au-delà du simple statut héréditaire, symbolique ou non, de chef d'un État séculier. Elle représentait l'autorité suprême d'une théocratie, c'est-à-dire d'un système politique essentiellement fondé sur des principes religieux. Non seulement l'État et la religion, en Palestine, étaient virtuellement synonymes, comme c'est par exemple aujourd'hui le cas en Iran, mais l'État lui-même était considéré comme un avatar de la religion. Tous les autres aspects de la culture étaient également inféodés à la dimension religieuse. Celle-ci n'épargnait pas davantage la nature, considérée comme le résultat d'une faveur divine toute particulière. Grottes, vallées, montagnes, rivières, tous les éléments du paysage étaient investis d'une profonde signification religieuse. Même si l'on attachait une certaine importance aux facteurs sociaux, politiques et économiques, la machine administrative du gouvernement était fondamentalement destinée à créer une culture susceptible de recevoir l'approbation de Dieu et d'accomplir ce que l'on considérait comme Sa volonté. Si l'on payait, le plus souvent à contrecœur, les impôts exigés par Rome ou les autorités séculières locales, ceux que prélevait le Temple étaient versés de bon cœur, parfois même avec empressement. Le peuple était « l'élu de Dieu », et son roi avait nécessairement quelque chose de plus que les